

Revue de presse
décalab

Quand la presse parle
de Décalab...



Culture
Instable

« Ce qui fait la singularité de Décalab, c'est le pas de côté » nous confie Natacha Seignolles, restée amoureuse de la culture underground malgré ses années d'expérience corporate. Cette exproductrice engagée, qui organisait déjà des festivals numériques dans les années 90 avant de devenir cadre chez Orange puis fondatrice de Décalab, agence d'innovation par l'art contemporain, n'a jamais eu peur des paradoxes. « Quand on est vraiment dans la pratique, on fait partie des tendances. En menant un travail de recherche et de réflexion par de la veille, de l'accompagnement, des publications, on peut décaler son regard, prendre du recul ». Rester à l'affût des tendances sans plonger la tête dedans, c'est la stratégie de prospective adoptée par ce laboratoire des décalages. Fablabs, BioArt ou Slow Food, Décalab se fait une fierté de repérer les mouvements émergents avant qu'ils n'envahissent les médias par une analyse fine et distanciée des pratiques artistiques et culturelles innovantes.

À Casaco, l'espace de coworking de Malakoff où elle a élu domicile, elle feuillette avec amour les cahiers de tendances Décalab - sa plus grande fierté - qui dissèquent les évolutions sociétales et artistiques sur des thématiques de pointe comme les robots, la ville ou les biotechnologies. « Je repère les signaux faibles » explique-t-elle, afin d'anticiper les changements sociétaux et l'innovation. La qualité des analyses de cette agence a fini par attirer l'attention d'institutions aussi reconnues que Le Cube ou encore le Lab du Google Institute... Il faut dire que derrière Natacha Seignolles, il y a tout un réseau de journalistes, artistes, cadres d'entreprises et surtout universitaires. Le socle théorique de l'approche Décalab est issu des travaux d'Emmanuel Mahé sur les usages émergents des pratiques artistiques, mais l'agence collabore aussi très régulièrement avec la critique d'art Annick Bureau, qui mène depuis vingt ans une recherche pointue sur les problématiques arts & sciences.

En pratique, Décalab produit des conférences, événements, publications, et surtout workshops.

Loin des usuels ateliers créatifs, elle défend l'audace et l'excellence des créateurs. Elle mentionne Ana Dimitriu, Charlotte Jarvis, Salvatore Iaconesi, Albertine Meunier, des artistes qui combinent une démarche vraiment contemporaine et une pratique activiste, « un peu punk ». Ses coups de coeur vont vers le Bio Art, le design prospectif de David Benqué ou les arts numériques d'Antoine Schmitt et David Guez. Son credo, avec Décalab : amener ces créateurs indociles à travailler avec de grandes entreprises.

« J'adore l'industrie. Même les machines, je trouve ça beau, elles me fascinent. » Est-ce son amour de l'industrie ou sa passion pour l'art contemporain qui l'ont poussé à organiser des résidences d'artistes en entreprise mais aussi des workshops pour les directions de l'innovation ou du marketing stratégique de grands groupes comme PSA et Orange ? Son positionnement singulier est celui de l'intermédiation entre art contemporain et entreprises. Non pour brosser l'innovation dans le sens du poil, mais pour remettre en cause, questionner, repousser les cadres habituels de l'innovation. Si les artistes ont une approche singulière de la technique, ce sont aussi des inventeurs d'usage. Rien ne vaut l'accueil d'un artiste sur le long terme pour multiplier les possibilités d'échanges informels et hybrider les pratiques. Déterminée à faire prendre conscience aux entreprises de leur rôle sociétal, elle se définit comme « citoyenne avant tout ». Aujourd'hui,

Décalab voit justement arriver de nouveaux clients tous avides de nouveaux décalages : collectivités et pôle de compétitivité territoriale, tiers-lieux... Heureuse de marier les questionnements et artistes internationaux avec de nouveaux acteurs, elle rêve secrètement de toucher « le secteur du luxe, de la beauté. Il y a tellement de choses à faire sur ce sujet... ».

Source : <https://cultureinstable.com/decalab/>

Lundi 16 juillet 2018

Designfax 1077

Natacha Duviquet-Seignolles est en pleine rédaction d'un cahier de veille sur la réalité virtuelle. Depuis la création de Décalab en 2012, elle s'est lancée dans l'analyse et l'observation de grandes thématiques étudiées par le prisme de l'art et du design : villes, biotechnologies, fablabs, robots, data. Elles font l'objet de cahiers réactualisés qui éclairent et accompagnent les entreprises sous forme de conférences, curations, séminaires, ateliers, performances...

Celui sur la réalité virtuelle est conçu avec une artiste-chercheuse en art numérique, Judith Guez, qui lui a consacré une thèse. C'est la marque de fabrique de Decalab : associer, en tête chercheuse, les artistes à l'ensemble de ses projets. Natacha Duviquet-Seignolles a eu l'idée de Décalab alors qu'elle était encore chez Orange, en charge de la communication institutionnelle, des partenariats culturels et des questions liées au développement durable.

Formée à l'histoire de l'art et au spectacle vivant, journaliste multimédia passée par le cinéma expérimental et le documentaire, elle se souvient encore de ses échanges avec Emmanuel Mahé d'Orange Lab aujourd'hui directeur de la recherche de l'Ensad.

"C'est mon parrain théorique. Ensemble, nourris de Deleuze et de Foucault, nous avons imaginé une agence qui prône la multidisciplinarité et observe les mutations contemporaines car l'avenir se construit avec toutes les parties prenantes de la société", explique-t-elle. Des acteurs ont compté dans le démarrage en solo de sa structure comme Pierre Musso, animateur de la chaire "modélisations des imaginaires, innovation et création". Et des clients : Google sur la question de la data et de la réalité virtuelle; PSA sur le sujet de la voiture autonome ou encore Orange pour lequel elle a récemment conçu le programme Art Factory, une résidence d'artistes autour, entre autres, de la matérialité du réseau avec Fabien Zocco, expert en intelligence artificielle et une "poète du numérique" Agnès De Cayeux. C'est au cours d'une mission pour la fondation Cognacq-Jay qu'elle croise la route de Charlotte Boutier, designer, aujourd'hui partenaire associée de Décalab. Diplômée des Beaux-Arts option design et céramique, Charlotte a travaillé pendant deux ans sur les relations entre start-up et grands groupes à Numa, espace de co-working dédié à l'innovation et au numérique. Ensemble, elles partagent une double culture basée sur une bonne connaissance des artistes et du monde de l'entreprise.

Elles aiment observer les usages de manière anthropologique, interroger les questions d'éthique, tenir compte pour innover de la mémoire et du patrimoine, utiliser le design de fiction pour pousser des scénarios de prospective.

Et elles partagent une même vision de l'artiste. "Nous pouvons faire de l'évènementiel avec de l'art numérique, mais il est important pour nous de ne pas instrumentaliser le travail de l'artiste en le mettant par exemple au service de la publicité, de l'expérience client ou de la conception de produit. Pour aider l'entreprise à innover et à expérimenter, l'artiste doit travailler en totale liberté", commente Charlotte Boutier.

Installées à Malakoff, où elles ont créé une fête foraine itinérante, Malakoniarof, avec l'artiste Antonin Fourneau, elles travaillent avec une série de partenaires dont Martin Langinieux, directeur artistique et designer indépendant. À venir : un projet culture et numérique pour le conseil départemental du Val-de-Marne avec cette fois Albertine Meunier, artiste des données et de l'internet.

Delphine Masson.

Source : Design Fax 1077

Quand la presse parle
des projets de Décalab...

Dialogue(s) avec un brin d'herbe



Décalab a été co-commissaire de l'exposition *Dialogue(s) avec un brin d'herbe* avec Aude Cartier, directrice de la Maison des Arts.

Du 01 juin au 09 juillet 2017, au sein de la Maison des Arts, dix-sept artistes ont ainsi proposé de nouvelles esthétiques, narrations et formes d'empathie envers le monde minéral et organique afin de questionner notre rapport au vivant.

/ Les artistes exposés

Wilfrid Almendra - Cécile Beau - Karine Bonneval - Martine Camillieri - Emanuele Coccia - Aaron S. Davidson - Melissa Dubbin - Anouck Durand-Gasselien - David Drouard - Florian Gaité - Lydie Jean-Dit-Pannel - Eduardo Kac - Pei-Ying Lin - Adrien Missika - Spela Petric - Dimitrios Stamatis - Jasmina Weiss

Slash / Dialogue(s) avec un brin d'herbe

La ville de Malakoff s'engage pour promouvoir la Nature dans l'espace urbain et inaugure le 1er juin, un verger dans le jardin du centre d'art.

Quel rapport l'art entretient-il avec le vivant ? De nombreux artistes et auteurs de la scène française et internationale se préoccupent du regard que nous portons sur le monde naturel et placent le vivant au cœur de leurs œuvres. Si nous cherchons un contact avec la nature, dans le milieu intime ou public, la mise à distance de l'environnement naturel dans notre quotidien, en facilite une vision idéalisée, voire artificielle. Dans l'exposition Dialogue(s) avec un brin d'herbe, les œuvres présentées proposent de nouvelles esthétiques, narrations et formes d'empathie envers le monde minéral et organique. Le fil rouge de l'exposition est l'observation, l'écoute, l'attention accordées aux choses, même les plus infimes, que peut porter la nature. Alors que l'on pourrait voir un paradoxe dans nos sociétés occidentales entre le plein essor technologique et la volonté existentielle de se rapprocher d'un monde à son origine, certains artistes associent le geste scientifique à la production d'images, où se confondent poésie et expérience.

Invités le samedi 3 juin, le philosophe Emanuele Coccia et l'artiste Eduardo Kac développent dans leurs recherches une pensée selon laquelle l'analyse purement rationnelle du monde, notamment du végétal, ne pourrait suffire à l'homme et au rapport de l'homme à lui-même. Selon eux, une compréhension totale de notre environnement, ne saurait se faire sans un dialogue sensible et philosophique, avec toutes les formes, même les plus discrètes, du vivant.

Du 28 juin au 1er juillet, des œuvres «intruses» prennent racines dans l'exposition : Au cours d'une résidence performée d'une semaine, le chorégraphe David Drouard imagine une performance éclatée dans l'espace, inspirée du «Sacre du printemps», accompagné de sept danseuses. L'artiste Lydie Jean-Dit-Pannel présente une performance intitulée «Encore vivant», faisant vivre une allégorie, celle d'une réanimation douloureuse, incertaine, dans un monde qui peine à respirer. L'apparition de ces interventions, proposées et accompagnées par Florian Gaité, fait suite au programme de résidences performées, ouvert par le centre d'art depuis 2016.

Lien vers l'article en ligne : <https://slash-paris.com/fr/evenements/dialogue-s-avec-un-brin-d-herbe>

28 Juin 2017 Publié par Pauline Lisowski

Dialogue avec un brin d'herbe : une exposition qui appelle à l'observation de la nature

Depuis le printemps fleurissent nombre d'expositions autour de la nature et du jardin ! À Malakoff, "Dialogue(s) avec un brin d'herbe" est pensée comme un laboratoire où nous sommes invités à prendre le temps d'observer le monde organique et minéral. Le 1er juin, la ville a d'ailleurs inauguré un verger. Cet espace offre aux habitants un lieu de repos, de calme, là où ils pourront également déguster des fruits tout au long des saisons.

Cette exposition propose de nouveaux regards sur les relations entre l'homme et la nature, et sur notre façon de tisser des liens avec le vivant. De plus en plus, se révèle un mélange des disciplines où l'artiste travaille à la manière d'un scientifique, joue avec la nature, cherche à nous la donner à voir. Il l'écoute, l'observe, tente de la comprendre, met en avant sa richesse. Le jardin est aussi, de plus en plus, devenu un besoin : on a une envie de prendre soin, de regarder et prendre le temps de laisser pousser et grandir les végétaux.

Dès l'entrée, l'œuvre de Melissa Dubbin et Aaron Davidson intrigue et suppose de croire en une certaine magie des pierres. Plus loin, on peut découvrir le jardin miniature de Martine Camillieri. Pousse pousse !, ludique, cette installation fait appel à notre imaginaire d'enfant, au plaisir du petit bricolage. À côté, un "atelier qui pousse" invite petits et grands à mettre en cultures des boutures de toutes sortes, à les laisser grandir sur place ou à repartir avec. L'artiste nous donne ainsi envie de jardiner, d'éprouver la joie de voir l'évolution des pousses et de prendre conscience de nos gestes et du besoin d'une attention quotidienne.

Kräut Unkräut d'Adrien Missika met en avant les manières dont l'homme tend à acclimater les plantes. Wilfried Almendra nous incite, lui à regarder comment celles-ci prennent le dessus sur l'architecture. Concrete garden semble être une trouvaille archéologique. Jean, une sorte d'aquarium, fait de bric et de broc, renferme des plantes vertes. Elle forme un micro-biotope. L'artiste interroge les manières dont nous construisons notre habitat idéal, un pavillon avec jardin, les plantes, comme source de bien être ou simplement objets de décor.

Anouk Durrand-Gasselin, avec son installation Sporées, offre, elle, au spectateur un moment contemplatif, l'occasion de découvrir la mystérieuse beauté de ces éléments naturels. Le plus petit, devient ici, l'infiniment grand, un paysage quasi cosmique.

À l'étage, le travail d'Edouardo Kac s'apparente à une restitution d'une expérience scientifique. L'artiste a créé Plantimal, Natural history of the enigma une nouvelle forme de vie, une fleur créée par génie génétique, née de l'hybridation d'un Petunia et de son ADN. PSX Consultancy, projet de Pei-Ying Lin, Spela Petric, Dimitrios Stamatis et Jasmina Weiss, relève aussi de l'expérimental. L'art et la science se mêlent dans ces projets qui nécessitent une approche plus intellectuelle, un besoin de comprendre et d'en savoir plus quant au processus de croissance et de création.

Plus loin, Cécile Beau invite à prendre attention au vivant. Cladonia, échantillon constitué de mousse et de lichen renvoie à la croissance des plantes pionnières, celles qui forment la vie. En les présentant sous une lampe de croissance, elle maintient ce milieu fragile, ce microcosme, sollicite le regardeur à prendre connaissance du règne végétal. Still Alive, telle une présentation d'une expérience scientifique, montre des pierres qui pourraient potentiellement être modifiées. L'artiste donne à voir la matière en transformation. Exposée à l'intérieur, la matière naturelle révèle ses caractéristiques, l'influence du temps ; ces installations nous renvoient à des milieux naturels, fragiles. Karine Bonneval s'emploie elle, à restaurer un lien avec le vivant. Ses œuvres rendent compte de l'arbre, comme individu sensible, avec lequel rentrer en connexion.

Ainsi, "Dialogues avec un brin d'herbe" invite à méditer sur notre besoin de renouer des liens avec le vivant, avec le végétal, élément poétique et de plus en plus considéré dans son versant politique. Laboratoire du vivant, elle invite à revenir découvrir l'évolution les œuvres. Du 28 juin au 1er juillet des œuvres dites "intruses" prendront d'ailleurs place dans l'exposition, des performances, rencontres avec les pièces, dialogue ce vivant exposé.

Lien vers l'article en ligne : www.lecorridordelart.com/2017/06/dialogue-avec-un-brin-d-herbe

Dialogue(s) avec un brin d'herbe

01 Juin - 09 Juil 2017

📍 MAISON DES ARTS DE MALAKOFF

👤 WILFRID ALMENDRA | CÉCILE BEAU | KARINE BONNEVAL
 | MARTINE CAMILLIERI | EMANUELE COCCIA | AARON S. DAVIDSON
 | MELISSA DUBBIN | ANOUCK DURAND-GASSELIN | DAVID DROUARD
 | FLORIAN GAITÉ | LYDIE JEAN-DIT-PANNEL | EDUARDO KAC | PEI-YING LIN
 | ADRIEN MISSIKA | SPELA PETRIC | DIMITRIOS STAMATIS | JASMINA WEISS

parisart

L'exposition «Dialogue(s) avec un brin d'herbe» à la Maison des arts, centre d'art contemporain de Malakoff, réunit les œuvres de dix-sept artistes contemporains, des installations, sculptures et performances qui incarnent le nouveau rapport entre l'homme et la nature et une démarche mêlant art et science.

«Dialogue(s) avec un brin d'herbe» : l'art incarne les nouveaux rapports entre l'homme et la nature

Alors que dans le cadre de son engagement pour favoriser le présence de la nature dans l'espace urbain, la ville de Malakoff a inauguré le 1er juin un verger dans le jardin du centre d'art, celui-ci engage un questionnement sur les nouvelles formes de dialogues qui se mettent en place entre les êtres humains et la nature. De nouvelles formes que l'art adopte également.

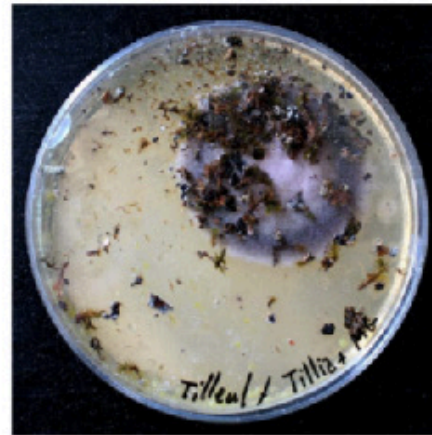
L'exposition explore le changement de paradigme du vingt-et-unième siècle qui voit la fin de l'opposition jusque là établie entre d'un côté l'étude de la nature et une pratique d'expérimentation réservées au corps scientifique et de l'autre, la pratique poétique, philosophique et politique. On assiste aujourd'hui à une hybridation des pratiques : le champ de la représentation scientifique et celui de la représentation politique ne sont plus indépendants mais génèrent au contraire une vision commune.

L'exposition rassemble des œuvres qui incarnent cette transversalité et l'ouverture de l'expérimentation à l'ensemble de la société, faisant de celle-ci un laboratoire à ciel ouvert. Les Beaucoup expérimentent, de plus en plus souvent d'ailleurs, avec des scientifiques. Les dix-sept artistes contemporains s'inscrivent dans une démarche mêlant art et sciences et génèrent de nouveaux paysages où humain et non-humain fusionnent, où l'homme n'est plus au cœur de tout et où ce qu'il crée réserve un espace au hasard et à l'inattendu.

Une démarche mêlant art et science

Les œuvres de Cécile Beau invitent à s'intéresser à l'invisible et à l'observer grâce à l'intensification de nos sens. L'installation Cladonia, qui place diverses variétés de mousses et de lichens sous une lampe de croissance et un brumisateur ultrason ou encore celle intitulée Still alive où une solution d'acide chlorhydrique, de vinaigre cristal et d'eau tombe par goutte-à-goutte sur des pierres calcaires, offre des expériences sensorielles où expérimentation scientifique et poésie se confondent. L'installation Pousse pousse ! de Martine Camillieri présente des boutures réalisées à partir de divers légumes et des boutures de plantes, formant un petit potager d'épluchures, propice à une réflexion sur les déchets que nous générons.

Les œuvres de Wilfrid Almendra explorent les relations entre le végétal et l'architecture par le biais d'installations qui incitent à porter un nouveau regard sur l'emprise de la végétation sur le bâti. Ainsi les sculptures de la série Concrete Gardens, des statues décoratives reproduisant des pièces classiques, récupérées par Wilfrid Almendra dans des zones pavillonnaires. Ayant subi les assauts du temps et de la nature, elles ont été délaissées par leurs propriétaires mais ont pourtant acquis une nouvelle beauté qui les éloigne de leur statut de simples copies.



Lien vers l'article en ligne : www.paris-art.com/dialogues-brin-dherbe/

Dialogue(s) avec un brin d'herbe | Exposition collective

La ville de Malakoff s'engage pour promouvoir la Nature dans l'espace urbain et inaugure le 1er juin, un verger dans le jardin du centre d'art. Quel rapport l'art entretient-il avec le vivant ? De nombreux artistes et auteurs de la scène française et internationale se préoccupent du regard que nous portons sur le monde naturel et placent le vivant au cœur de leurs œuvres. Si nous cherchons un contact avec la nature, dans le milieu intime ou public, la mise à distance de l'environnement naturel dans notre quotidien, en facilite une vision idéalisée, voire artificielle.

Dans l'exposition « Dialogue(s) avec un brin d'herbe », les œuvres présentées proposent de nouvelles esthétiques, narrations et formes d'empathie envers le monde minéral et organique. Le fil rouge de l'exposition est l'observation, l'écoute, l'attention accordées aux choses, même les plus infimes, que peut porter la nature. Alors que l'on pourrait voir un paradoxe dans nos sociétés occidentales entre le plein essor technologique et la volonté existentielle de se rapprocher d'un monde à son origine, certains artistes associent le geste scientifique à la production d'images, où se confondent poésie et expérience. Invités le samedi 3 juin, le philosophe Emanuele Coccia et l'artiste Eduardo Kac développent dans leurs recherches une pensée selon laquelle l'analyse purement rationnelle du monde, notamment du végétal, ne pourrait suffire à l'homme et au rapport de l'homme à lui-même. Selon eux, une compréhension totale de notre environnement, ne saurait se faire sans un dialogue sensible et philosophique, avec toutes les formes, même les plus discrètes, du vivant.

Avec : Wilfrid Almendra, Cécile Beau, Karine Bonneval, Martine Camillieri, Emanuele Coccia, Aaron S. Davidson, Melissa Dubbin, Anouck Durand-Gassel, David Drouard, Florian Gaité, Lydie Jean-Dit-Pannel, Eduardo Kac, Pei-Ying Lin, Adrien Missika, Spela Pet-

Lien vers l'article en ligne : <http://artshebdomedias.com/agenda/dialogues-brin-dherbe-exposition-collective/>

Liaisons sous-marines, Agnès de Cayeux



Liaisons sous-marines est une installation créée en 2017 par l'artiste Agnès de Cayeux, dans le cadre de la résidence Art Factory Orange, un programme de résidence d'artiste au sein d'Orange, accompagné par Décalab.

Cette oeuvre explore la matérialité du réseau et expose les entrailles des câbles sous-marins par lesquels transitent 90% de nos données, dans un récit poétique prenant plusieurs formes : photos, vidéos, textes et objets.



Liaisons sous-marines, Agnès de Cayeux

Vingt mille câbles sous les mers

Publié le 7 novembre 2017 par Nicolas Barrial

En résidence d'artiste chez Orange Labs depuis un an, Agnès de Cayeux présentait le 26 octobre une installation-fiction autour des câbles internet sous-marins et de la matérialité du réseau.

99% des données de l'Internet transitent sous la mer. C'est à partir de cette information très tangible que l'artiste Agnès de Cayeux a abordé « la matérialité du réseau », thème de l'appel à projet lancé par la Art Factory d'Orange il y a un an, auquel elle avait répondu. Le 26 octobre avait lieu la restitution de cette saison pilote de résidence d'artistes chez Orange Gardens, l'écocampus de l'innovation d'Orange à Châtillon (Hauts-de-Seine) inauguré en juin 2016. Au côté des travaux des deux autres artistes en résidence, Olga Kisseleva et Fabien Zocco, Agnès de Cayeux y présentait une installation, Les liaisons sous-marines.

La plage, la mer, les câblers

Les liaisons sous-marines scinde le vaste hall du siège d'Orange Gardens d'un long comptoir blanc intitulé « la plage ». Sur la plage, différents éléments proposent d'approcher, par touches successives, l'univers des câbles qui véhiculent les données sous les mers.

Un univers pas si paisible, comme nous le décrit Raynald Leconte, PDG d'Orange Marine, dont la mission consiste à installer et réparer les câbles sous-marins : « Les ancres, les filets dérivants, qui sectionnent ou emportent les câbles, sont les premières causes d'altération. » Mais peu de risques de voir sa connexion coupée, rassure Raynald Leconte, les liaisons sont multipliées. La flotte câblière d'Orange Marine est l'une des plus expérimentées au monde avec plus de 160.000km de câbles installés. Au cours de sa résidence, Agnès de Cayeux a ainsi pu mener une partie de ses recherches à Brest, à bord du Pierre de Fermat, un bateau câblé d'Orange Marine.

Le roman du câble sous-marin

Et son installation est une fiction révélant une matérialité difficile d'accès. Les fameux câbles sont bien présents, mais relayés par de petites webcams sous-marines. Diffusant des images filmées par des robots plongeurs, dits ROV (remotely operated vehicle), lancés depuis le Pierre de Fermat.

En surface, attirant tous les regards, une machine à vagues et son mécanisme en Plexiglas font le lien entre environnement et technicité. Le prototype a été réalisé au 3eme Lieu, le fablab d'Orange Gardens, avec le concours de trois scientifiques maison.

Figurant la menace permanente sur notre Internet, un appareil étrange surnommé la pieuvre trône sous cloche. Comme remonté des abysses, ce redresseur à mercure a été extrait du patrimoine industriel de la collection historique d'Orange.

Au bout de la plage, un livre raconte l'épopée des câbles assortie d'une biographie romancée de John Watkins Brett, ingénieur anglais, inventeur du câble sous-marin et poète. Cet exemplaire qu'Agnès de Cayeux a voulu unique, se feuillette en gants blancs, comme une archive archéologique, ses illustrations révélées par des lunettes 3D. Comme un Internet enchanté, à la frontière entre matériel et im-matériel.



Lien vers l'article en ligne : www.makery.info/2017/11/07/vingt-mille-cables-sous-les-mers/